

—Mère, balbutia-t-elle, mère, je vous en supplie, revenez à vous ! Non, ce n'est pas Maurice....

—Ce n'est pas Maurice ! s'écria la folle. Mais ne m'as-tu pas dit qu'il allait venir ?... Mais ne m'as-tu pas dit que tu l'attendais ?... Si, c'est lui !... si, cette fois, c'est mon fils !....

—C'est le vent... c'est l'orage....

—L'orage ?

—Oui, l'orage qui s'élève... l'orage qui se déchaîne... Oh ! voyez comme la chambre est devenue tout à coup sombre !... Et voyez comme le ciel est noir !....

—L'orage ! répéta la folle.

Et soudain, elle ferma les yeux, éblouie.

Un large éclair venait de jaillir et un violent coup de tonnerre avait retenti.

Et elle n'avait pas eu le temps de se remettre qu'un autre éclair étincela, puis un autre... puis un autre encore... Le tonnerre, de plus en plus terrible, de plus en plus formidable, éclatait à chaque seconde, roulant avec un bruit sinistre au fond des abîmes qui entouraient le vieux château de Morgoff... Et à travers la fenêtre, où la folle venait de s'élancer d'un bond, la mer, le ciel, tout l'horizon apparaissaient en feu.

Car ce n'était pas un orage, mais une tempête, une véritable tempête... Avec des cris éperdus, les oiseaux fuyaient, cherchant des abris dans les trous des rochers ; les flots hurlaient, se tordaient comme des damnés, jetant parfois leur écume jusqu'au faite des tours, tandis que le vent, qui de plus en plus s'élevait, venait battre avec une fureur inouïe les murs de la tragique demeure du baron de Chancel.

Aussi livide et aussi hideuse qu'autrefois, dans la maison de santé, Yvonne avait ouvert le fenêtré, et, cramponnée des deux mains aux barreaux, elle mêlait ses cris de désespoir et de douleur au fracas de la tempête.

Les éclairs l'aveuglaient, le tonnerre semblait la menacer, la petite Suzanne, pleine d'épouvante, cherchait à l'entraîner :

—Mère, venez !... Mère, ne restez pas là !....

Elle ne bougeait pas, toujours poussée par son idée fixe, toujours jetant dans un appel déchirant le nom de son enfant, le nom de Maurice.

La petite Suzanne était tombée à genoux et priait :

—Mon Dieu, ayez pitié d'elle !... ayez pitié de nous !... Mon Dieu, sauvez-la !... rendez-lui la raison !... Mon Dieu, ne l'avez-vous pas assez torturée et n'a-t-elle pas assez souffert !... Grâce !... Oh ! grâce !

Mais, soudain, elle tressaillit, plus effrayée, plus épouvantée encore.

La démente d'Yvonne devenait de plus en plus terrible, tournait à la folie furieuse, et c'était à présent par des injures et par des blasphèmes qu'elle répondait à la prière de l'enfant.

Les poings crispés, la bouche écumante, le regard effrayant, ses cheveux déroulés et lui fouettant le visage, elle défiait le ciel, l'apostrophait, le menaçait....

Car ces éclairs, ce tonnerre, cette tempête étaient ses ennemis aussi, car c'était à cause d'elle et pour la séparer de son fils que la nature se déchaînait ainsi....

Et elle riait d'un rire horrible... d'un rire de triomphe....

Mais, au même moment, elle recula avec un cri d'effroi.

Le ciel s'était déchiré dans un fracas terrible, une pluie d'éclairs l'avait enveloppée, et la foudre venait de tomber au pied du château et si près d'elle qu'elle n'y voyait plus !

Elle s'enfuit éperdue... Et c'était maintenant sur la terrasse que la tempête balayait... sur la terrasse où, à chaque seconde, elle pouvait être emportée, foudroyée, qu'elle jetait ses cris de colère et ses imprécations.

Suzanne s'était encore élancée sur elle, Suzanne cherchait encore à l'arracher de cet endroit périlleux et à la ramener dans la chambre, Suzanne, folle, elle aussi, de terreur, lui criait encore avec des sanglots :

—Mère, venez !... Mère, vous allez vous faire tuer !... Oh ! écoutez-moi !... Venez ! venez !....

Mais elle ne la connaissait plus ! Mais elle ne pouvait plus la comprendre !...

Et c'était entre elle et l'enfant que toujours elle repoussait, mais qui toujours aussi cherchait à l'entraîner, une lutte horrible, une lutte affreuse dans laquelle parfois la petite Suzanne sentait les ongles de la folle lui entrer dans la chair !

Et, brusquement, Yvonne s'échappa... Elle courait du côté de l'abîme !... On le voyait !... Sous la poussée terrible, irrésistible de la tempête, quelques vieilles pierres avait cédé, changeant en une large brèche une des étroites meurtrières du mur.

Suzanne cria, mais le cri s'arrêta dans sa gorge... Elle voulut courir pour retenir Yvonne, pour tenter de l'arracher à la mort, au risque de rouler avec elle au fond du gouffre, mais elle n'eut pas le temps de faire un pas.

Un éclair venait de l'aveugler à son tour, et quand enfin le bruit

du tonnerre, qui avait éclaté avec plus de force encore, s'éteignit au fond de l'abîme et qu'elle put rouvrir les yeux... Yvonne était étendue raide, sa face terriblement pâle tournée vers le ciel !

Déjà, d'un bond, Suzanne était vers elle... Et la tête perdue, toute sanglante, muette de douleur et d'effroi, elle cherchait à la soulever, à l'emporter....

Était-ce une vivante ou une morte qu'elle avait dans ses bras ? elle n'en savait rien... Mais le fardeau était trop lourd... le corps d'Yvonne était retombé....

Alors, se redressant, Suzanne cria, hurla... Mais sa voix aussi était trop faible, et, dans le déchaînement de la tempête, elle-même ne s'entendait pas.

Et de plus en plus terrifiée, les poings dans les cheveux, elle tournait sur elle-même, ne sachant plus, criant et appelant encore au hasard quand, dans le coup de lumière d'un éclair, elle entrevit tout au bout de la terrasse l'escalier que nous connaissons... l'escalier par lequel, quelques jours auparavant, Yvonne était descendue, alors qu'elle rôdait à travers le château....

Oh ! puisqu'elle était seule ici... seule et sans secours... elle allait courir là-bas... courir à la recherche des gens du baron, ou plutôt de ses complices, et ils viendraient... Et, s'il en était temps encore, ils sauveraient la mère de Maurice....

D'un bond encore la petite Suzanne avait traversé la terrasse, descendu les premières marches de cet escalier.

Elle se disait qu'il devait aboutir sans doute à la cour du château et que c'était là qu'elle trouverait ceux qu'elle avait en vain appelés.

Elle passa devant la galerie sur laquelle aussi avait rôdé Yvonne... devant la galerie sur laquelle s'ouvrait l'ancienne chambre de la baronne de Chancel et de ses deux filles.

Mais cet escalier, qui était un véritable casse-cou, devenait de plus en plus sombre, et ses marches de plus en plus glissantes, de plus en plus étroites.

Le vent jetait là des bruits si sinistres, et la grande voix du tonnerre trouvait à ces profondeurs un écho si formidable qu'elle ne pouvait s'empêcher de frissonner.

Mais, pourtant, la brave enfant descendait encore, descendait toujours.

Mais, soudain, comme elle arrivait sur une sorte de plate-forme, elle ne trouva plus rien... plus rien qu'un mur contre lequel elle se heurta.

L'escalier finissait-il là ?

Y en avait-il un autre qui le continuait et que les ténèbres lui empêchaient de voir ?

Oui, peut-être ?

Et, à tout hasard, elle cherchait... elle tâtonnait....

Mais comme tout cela était long, mon Dieu !... et que de temps perdu quand chaque seconde était un siècle !

Et elle cherchait encore, et elle cherchait toujours, de plus en plus fiévreusement, lorsque, tout à coup, elle ne bougea plus, livide, tout le sang glacé dans les veines.

Était-ce une hallucination ?... Était-ce l'état d'esprit dans lequel elle se trouvait qui lui faisait voir des choses impossibles ?... Mais non, elle en était bien sûre... elle ne se trompait pas... quelqu'un venait de la frôler, quelqu'un qui s'était brusquement évanoui dans l'ombre, sans bruit, comme un fantôme !

Affolée, pleine de vertige, elle n'eut pas le courage d'aller plus loin... Au risque de se briser la tête à chaque pas, elle remonta en courant... Et quand enfin elle déboucha sur la terrasse, quand enfin elle revit le jour, sa peur avait été si grande qu'elle courait encore, haletante et éperdue, et qu'elle se retournait, toute frissonnante, comme si quelqu'un la poursuivait et comme si une main allait tout à coup s'abattre sur elle....

Et elle venait de courir ainsi jusqu'à l'extrémité de la terrasse, jusqu'à l'endroit où Yvonne était tombée, quand elle ne put retenir un cri de stupeur.

La terrasse était vide !

La folle n'était plus là !

Qu'était-il donc arrivé ?

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Et Suzanne passait la main sur son front.

Elle se demandait si elle ne devenait pas folle aussi....

Cette hallucination qu'elle venait d'avoir !...

Et maintenant Yvonne disparue !

Disparue, quand elle venait de la voir ne donnant plus signe de vie !... Disparue, quand elle venait de la tenir dans ses bras inerte, rigide, semblable à une morte !

Disparue ?... Comment ?... Ce n'était donc qu'un étourdissement, qu'une syncope dont elle était déjà remise ?... Mais alors qu'était-elle devenue ?...

—Ah ! là... oui, là ! se dit l'enfant en s'élançant vers sa chambre. Mais la chambre était vide aussi !

(A suivre)